

I. **Sujet CCINP**, résumé (104 mots)

La culture, à notre époque, s'est transformée : elle n'est plus à part des réalités économiques, elle est devenue centrale et omniprésente.

Car elle n'est plus cette activité marginale, variable selon les milieux sociaux et l'éducation. Certes, au dix-huitième siècle, certains auteurs et philosophes avaient revendiqué leur appartenance à une culture globale, sans frontières, mais aujourd'hui la culture est véritablement partout ; on la consomme comme une marchandise, on la diffuse sur internet, elle envahit l'espace public.

Autrefois élitiste et difficile d'accès, elle est aujourd'hui universelle et centrale dans nos vies, qu'elle façonne et influence en profondeur.

II. **Dissertation** :

Dans un monde de plus en plus interconnecté, avec le développement des voyages, des communications, est-il toujours pertinent de se sentir citoyen d'une nation en particulier ? Ne sommes-nous pas tous membres d'une même espèce, vivant sur la même planète ? C'est l'idée que défendait le poète allemand Schiller quand il disait « J'écris au titre de citoyen du monde. De bonne heure, j'ai perdu ma patrie pour la troquer contre le genre humain. »

Nous pouvons en effet nous dire que nous ne sommes pas forcés de nous identifier à un coin de terre, et qu'il peut être utile de s'en détourner ; mais il reste que beaucoup d'intérêts et de sentiments peuvent nous y attacher ; en fin de compte, ce qui doit dominer, c'est sans doute tout ce qui peut nous unir à nos semblables.

Dans les œuvres au programme, on voit des personnages qui fuient leur patrie avec empressement : les Danaïdes, dans *Les Suppliantes* d'Eschyle, n'ont rien de plus pressé que de quitter l'Égypte, où elles sont en danger, et dans les *Sept contre Thèbes* Polynice lui aussi préfère s'exiler de sa cité quand il s'y sent mal respecté.

Spinoza, dans le *Traité théologico-politique*, nous présente le long exil du peuple juif qui lui aussi quitte l'Égypte, où il est installé depuis des générations, dans l'espoir d'une vie meilleure sur la Terre promise par Dieu à Moïse.

Dans le roman d'Edith Wharton, *Le Temps de l'innocence*, c'est Ellen qui revient dans sa patrie après un mariage malheureux avec un aristocrate polonais, mais finit par reprendre le chemin de l'exil quand elle découvre qu'elle ne sera jamais acceptée en tant que femme indépendante.

Mais cela ne signifie pas que le lien qui nous attache à notre terre natale soit insignifiant : chez Eschyle, on voit à quel point Étéocle tient à défendre

Thèbes contre ses assaillants, et il défend l'idée d'une nécessaire reconnaissance envers notre pays d'origine lorsqu'il dit de Mégaree « il paiera sa dette envers le sol qui l'a nourri ».

Pour Spinoza, ce sont les fêtes juives qui sont l'occasion de grands repas dans lesquels le peuple communique dans « l'amour et l'admiration » à l'égard de Dieu, qui est le véritable chef de leur État.

Quant à Edith Wharton, elle nous montre bien les difficultés que doit surmonter Newland pour se séparer de cet « Old New York » dont il connaît tous les membres et toutes les habitudes.

Cependant, en définitive, il nous faut peut-être élargir notre point de vue et nous rappeler que tous les hommes se ressemblent, et que ce qui nous unit est plus important que ce qui nous sépare.

Les citoyens d'Argos en donnent un bon exemple lorsqu'ils votent à l'unanimité l'accueil des suppliantes, en lien avec la tradition d'hospitalité du pays d'Apis. Les dieux, et Zeus en particulier, n'auraient pas manqué de punir ceux qui ne se seraient pas montrés sensibles à la détresse de ces femmes.

Pour l'auteur du *Traité théologico-politique*, s'il est pertinent d'obéir aux lois du pays dans lequel on vit, le problème qui se pose aux hommes est le même partout : dotés par la nature de désirs et de besoins, ils cherchent à les satisfaire sans pour autant susciter de conflit avec leurs voisins. C'est donc la raison, une faculté qui leur est spécifique dans tout le monde animal, qu'ils doivent suivre et grâce à elle établir des lois, si possible collectivement, qui leur assurent la sécurité.

Dans *Le Temps de l'innocence*, Newland arrive progressivement à la conscience d'une nécessaire égalité entre les hommes, d'abord entre hommes et femmes, quand la situation de précarité d'Ellen lui fait dire, presque malgré lui : « Les femmes devraient être libres, aussi libres que nous le sommes » ; puis lorsqu'il voit à Boston un Sicilien qui propose de lui cirer les chaussures et une Irlandaise qui veut lui vendre des pêches. Il prend alors conscience de l'existence d'une humanité souffrante, par-delà les murs de son petit univers.

Ainsi, le pays dont nous sommes citoyens peut nous paraître étouffant, et nous donner des envies d'émigration ; mais il a toujours une place dans notre cœur, et des solidarités y naissent forcément. En dernier ressort, nous nous sentons toujours proches de ceux qui partagent notre condition et nos besoins, où qu'ils se trouvent sur la planète.

La philosophe Simone Weil résumait bien cette tension lorsqu'elle disait : « C'est un crime de déraciner autrui, mais c'est un devoir de se déraciner soi-même. »

III. Sujet type Centrale, résumé (217 mots)

Au contraire des bourgeois, qui ont une histoire et un patrimoine familial, les personnes issues d'un milieu plus modeste ne peuvent s'appuyer sur rien de concret pour retracer le parcours de leur famille.

En effet, l'appartenance à la bourgeoisie va de pair avec l'existence d'un arbre généalogique peuplé de militaires, d'élus, de professions libérales... c'est aussi se sentir chez soi dans des lieux de pouvoir et de prestige, toujours savoir quoi faire et quoi dire en toutes circonstances, et c'est surtout pouvoir compter sur un réseau de camarades de classe, de cousins, de relations qui sont toujours prêts à rendre service.

Mais il n'y a rien de tel chez les ouvriers, qui ont vécu dans des villes nouvelles, éloignées du centre historique et du siège des grandes entreprises locales.

Même les noms de rue glorifiant les artistes et hommes célèbres sont l'occasion de malentendus parmi ceux qui appartiennent aux classes populaires, car les codes culturels ne leur ont pas été donnés et ils seront toujours en un sens exclus des conversations parce que leur éducation n'aura pas été aussi complète que celle des plus aisés. Ce genre de différences crève les yeux, et a plus de répercussions sur la société qu'on ne peut le penser.

IV. Dissertation

« L'égalité entre les hommes est une règle qui ne compte que des exceptions » disait Ernest Jaubert, et on peut en effet s'interroger sur ce concept, qui n'est peut-être qu'une utopie. C'est ce que pense aussi Didier Eribon, qui souligne, dans *La Société comme verdict*, à quel point les classes dominantes accumulent les privilèges de toute sorte sur les milieux populaires.

En nous appuyant sur les textes au programme cette année, nous observerons d'abord que les inégalités existent, mais qu'elles n'ont pas forcément autant d'importance qu'on peut le penser. En dernier lieu, nous verrons que ces privilèges sont parfois assortis de responsabilités qui les font mériter.

On peut en effet, tout d'abord, constater que chez tous les auteurs du programme certains personnages sont nettement au-dessus des autres. Il y a ceux qui sont à l'abri du besoin, et les autres. Les Danaïdes aimeraient bien bénéficier du confort et de la tranquillité des citoyens d'Argos dans *Les Suppliantes* d'Eschyle, de même que, dans le *Traité théologico-politique* de Spinoza, les prêtres du peuple juif sont nourris aux frais du peuple, pour pouvoir se consacrer aux besoins du culte. Dans *Le Temps de l'innocence*, Regina Beaufort, couverte de diamants et de pierreries par son mari, n'a même pas à se char-

ger d'organiser son bal annuel, que Julius planifie méticuleusement.

De l'autre côté du spectre, dans *Les Sept contre Thèbes*, les femmes de la cité imaginent très bien quel sera leur sort si la ville est prise : esclaves et concubines forcées de leurs vainqueurs, elles n'auront plus aucun droit. Mrs Struthers, chez Edith Wharton, est aussi un exemple de paria dont tout le monde se tient éloigné, et malgré la fortune dont elle a hérité, elle ne peut obtenir d'être admise dans le « beau monde ». Dans le peuple juif, enfin, les différences se font sentir entre les Pharisiens, d'origine populaire, et les rois.

Cette différence de classe est aussi, comme dans le texte de Didier Eribon, sensible à des gestes, à des comportements qui vous identifient comme dominé. C'est, chez Spinoza, la prosternation qu'Alexandre réclame des Grecs qui l'approchent. Chez Edith Wharton c'est ce petit détail auquel Ellen ne prête pas attention lors d'une soirée où elle est invitée : au lieu de rester assise sur un divan et d'attendre que les hommes viennent s'asseoir, comme il est convenable pour une dame, elle se lève et va voir Archer. Dans *Les Suppliantes*, enfin, ce sont les rameaux ceints de bandelettes de laine qui manifestent la situation de détresse et d'infériorité des Danaïdes.

Mais on peut aussi observer que ces différences s'estompent dans plusieurs situations. C'est le cas lorsque Pélasgos invoque la tradition d'hospitalité du pays d'Apis ; les Danaïdes reçoivent alors droit de cité, et logement au frais de l'État. Archer, lorsqu'il discute avec Ned Winsett, un journaliste aux moyens modestes, arrive à la conclusion que « si son monde à lui était bien restreint, le leur l'était encore davantage, et que le seul moyen de les élargir l'un et l'autre serait d'arriver à les fondre ensemble. » Et Spinoza ne souligne-t-il pas que nous sommes tous également dotés par la nature de droits souverains qui nous sont inaliénables ?

C'est que nous sommes tous en proie aux mêmes besoins : la sécurité et la crainte d'une guerre civile chez Spinoza, et cette même guerre qui constitue pour tous un fléau dans *Les Sept contre Thèbes*. En s'élançant « en cheveux » dans la cour de son immeuble pour venir en aide au fils de Ned Winsett qui vient de faire une chute, Ellen ne montre-t-elle pas aussi que ce qui compte le plus, c'est la solidarité ?

Il n'est pas jusqu'aux passions qui ne finissent par nous unir : dans le roman d'Edith Wharton, même le père de la redoutable matriarche Catherine Mingott, Bob Spicer, est parti sur un coup de tête quand elle était encore enfant pour suivre à Cuba une danseuse espagnole. Et ne va-t-on pas pardonner à Fanny Beaufort le scandale causé par son père qui s'enfuit avec les économies de toutes ses rela-

tions ? Le peuple hébreu, chez Spinoza, ne manque pas une occasion de désobéir aux lois que Dieu lui a données, et les états rivaux d'Israël et de Juda se font la guerre. Enfin, s'il y a un point qui met d'accord assiégeants et assiégés autour de la ville de Thèbes, c'est bien la détestation de Polynice ! Que ce soit son propre frère, ou le devin Amphiaraos, on s'accorde à dire que le fils d'Œdipe porte bien son nom : « aux multiples querelles ».

Cela étant dit, on peut quand même penser que les inégalités ne sont pas toutes arbitraires. Elles peuvent se justifier quand celui qui est privilégié joue un rôle dans la société, et que les risques qu'il court lui font mériter un traitement de faveur. On peut penser, dans *Les Sept contre Thèbes*, à Étéocle, à qui le coryphée est tout prêt à accorder une dispense de combat : il est le roi de la cité, et peut sans honte éviter de s'exposer en première ligne ! Chez Spinoza, c'est le souverain qui doit traiter toute affaire touchant la collectivité et assumer les conséquences de ses décisions : « à ses risques et dommages ». Sillerton Jackson, compte tenu de son rôle d'arbitre dans la société new-yorkaise, est régulièrement invité à dîner chez les Archer.

Le traitement de faveur peut aussi être lié au respect qui entoure un personnage : c'est le cas pour Étéocle et les funérailles qui lui sont décrétées, par opposition à son frère dont on abandonne le cadavre aux chiens et aux oiseaux. Les Van der Luyden, chez Edith Wharton, ont un prestige qui leur vient de l'ancienneté de leur famille, et du titre de « patroon ». On peut penser, enfin, que dans l'anecdote rapportée par Spinoza c'est à cause de son prestige de conquérant qu'Alexandre le Grand peut se permettre d'exiger que l'on se prosterne devant lui, même si les batailles qu'il a remportées l'ont aussi été par ses généraux, à qui il impose cette humiliation peu dans la tradition grecque.

Mais la situation idéale pourrait se voir dans une situation où les différences d'état ne seraient dues qu'à une décision prise collectivement : Pélasgos est ainsi, davantage que le roi d'Argos, le président d'une démocratie dans laquelle il n'a pas tous les pouvoirs. Spinoza est aussi un chaud partisan de ce système, dans lequel c'est la raison et le consensus qui ordonne à certaines personnes d'assumer le pouvoir régulateur, et non une origine familiale ou un coup d'État. Il y a même, dans *Le Temps de l'innocence*, un timide début de conversion de Newland à la démocratie, quand il est élu (sans lendemain) membre du sénat de l'État de New York.

En somme, il serait vain de nier l'existence des inégalités et des différences de condition parmi les hommes, mais fondamentalement tous les hommes se ressemblent, et restent les mêmes. Si ces différences peuvent se justifier, c'est surtout lorsque la

communauté rémunère ainsi un service rendu, ou lorsque le statut est voté et décerné par le peuple.

C'est l'ampleur des inégalités, surtout, qui donne des raisons de s'inquiéter, lorsque par exemple dans les dernières décennies les salaires, en France, n'ont cessé de perdre du pouvoir d'achat, et que les dividendes versés aux actionnaires par les grandes entreprises ont continuellement battu des records...